La linguistique hors d'elle-même. Vers une postlinguistique

Linguistics beyond itself. Towards postlinguistics

Marie-Anne Paveau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/1478>

DOI : 10.4000/cediscor.1478

ISSN : 2108-6605

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2018

Pagination : 104-110

ISBN : 978-2-37906-001-4

ISSN : 1242-8345

Référence électronique

Marie-Anne Paveau, « La linguistique hors d'elle-même. Vers une postlinguistique », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 14 | 2018, mis en ligne le 22 novembre 2018, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/1478> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cediscor.1478>

La linguistique hors d'elle-même. Vers une postlinguistique

Linguistics beyond itself. Towards postlinguistics

par Marie-Anne PAVEAU

Résumé/Abstract

Le renouvellement des études portant sur la linguistique populaire par la prise en compte des points de vue des locuteurs/trices et de leurs expériences de vie s'inscrit dans un vaste mouvement de décentrement qui innervé actuellement les sciences humaines et sociales. La remise en question des grands dualismes fondateurs, les questionnements des approches postcoloniales et les épistémologies militantes permettent des approches postdualistes mobilisables en linguistique. L'intégration des métadiscours des gens ordinaires au programme de la linguistique la mène vers une dimension écologique que l'on peut qualifier de postlinguistique.

The renewal of the study of folk linguistics thanks to the inclusion of speakers' viewpoints and life experiences takes place within a large decentering movement, which currently stimulates the humanities and social sciences. The reassessment of the great founding dualisms as well as the questions put forward by postcolonialism and activist epistemologies allow for postdualistic approaches which can be used in linguistics. Integrating common people's metadiscourses within linguistics' programme leads it towards an ecological dimension which can be called postlinguistic.

Mots-clés/Keywords

Écologie du discours, linguistique populaire, postdualisme, postlinguistique, provincialisation

Discourse ecology, folk linguistics, postdualism, postlinguistics, provincialisation

Dans le numéro de *Pratiques* sur la linguistique populaire publié il y a juste dix ans, l'introduction s'appelait « La linguistique "hors du temple" » (Achard-Bayle, Paveau 2008). Cette expression faisait écho à d'autres formulations d'un écart par rapport aux normes qui définissent et contraignent les sciences (*science sauvage, science populaire, science profane* ou même *pseudoscience*) mais aussi l'art (*art brut, art hors les murs, art naïf, art outsider*), la médecine (*médecines alternatives, médecines douces*) et bien d'autres pratiques sociales. La linguistique populaire est en effet du côté des collectionneur/euses passionné-e-s, des inventeur-e-s de théories sans académie, des rebouteux et des sorcières, des marabouts et des chamanes, des fous et folles artistes, des créateurs et créatrices buissonnier-e-s. Du côté des gens qui parlent, sans élaboration scientifique ni construction théorique savante, de ce dont ils parlent et dont parlent les autres.

Il y a dix ans, je pensais de manière encore un peu binaire cette frontière entre ce qui est scientifique-académique et ce qui ne l'est pas, même si la typologie des non-linguistes proposée dans « Les non-linguistes font-ils de la linguistique? » posait un continuum dans une perspective déjà postdualiste (Paveau 2008). Cette manière de poser les choses me semble aujourd'hui périmée, et peu défendable, bien qu'elle reste la règle dans la linguistique académique. Les articles rassemblés dans ce numéro des *Carnets du Cediscor* me semblent aller dans le sens d'une pensée scalaire, en rupture avec le binarisme fondateur de la science linguistique : la linguistique populaire que constituent les métadiscours des non-linguistes contribue en effet à mettre la linguistique, non seulement hors du temple, mais aussi hors d'elle-même, c'est-à-dire hors de ses périmètres disciplinaires, imaginaires et normatifs, et hors de ses critères de légitimité. Cette évolution n'est pas sans ancrage dans les remaniements que connaissent actuellement l'ensemble des discours, ceux du monde comme de la science, et ce sur le plan international. Elle s'articule essentiellement avec la défaite des grands dualismes fondateurs et l'émergence de lieux de parole numériques appropriables par tout un-e chacun-e.

Les non-linguistes n'existent pas, je les ai rencontré-e-s

Ces dernières années, la pensée postdualiste a fait son chemin, et les propositions pour penser le monde de manière écologique se sont heureusement développées, irriguant désormais de nombreux travaux : remise en cause de la coupure entre nature et culture (Latour 1991, Descola 2006), de la hiérarchisation des êtres et des choses qui mettrait l'humain au sommet de la pyramide (Schaeffer 2007), de la conception internaliste de l'esprit (Dennett 1990) ; mise à distance également de l'anthropocentrisme (Boddice 2011) et de l'eurocentrisme (Chakrabarty 2009). Dans ces différents domaines, la mise en question des distinctions dualistes enrichit les résultats des recherches et, plus largement, des points de vue : on pense mieux hors des murs des séparations catégorielles, géographiques et idéologiques qu'à l'intérieur de leurs périmètres contraints et fermés. De la défaite désormais actée de ces binarismes ressortit également l'invalidité d'une séparation nette entre ce qui serait scientifique et ce qui ne le serait pas, tout particulièrement en ce qui concerne les savoirs sur la langue : Nancy Niedzielski et Dennis Preston ont montré dans leur synthèse de 2000 qu'au cœur même de leur activité de linguistes professionnels, les linguistes adoptaient des attitudes profanes, et que, réciproquement, nombre de constats linguistiques profanes se révélaient parfaitement

exacts et vérifiables¹. Je plaçais moi-même en 2008 pour une perspective intégrationniste des savoirs folk, contre un éliminativisme qui fonde encore la définition de la science (élimination des savoirs de sens commun). La prise en compte et même le respect pour les résultats de la linguistique populaire constituent donc un enrichissement de la linguistique elle-même et l'on ne voit guère pourquoi les linguistes s'en priveraient. C'est ce qu'explique Catherine Ruchon dans son article sur l'activité définitionnelle dans le discours animaliste : « Les théories populaires donnent des chemins d'accès aux processus de sémiotisation » (Ruchon, ici-même). Elle donne l'exemple du mot *viande* à partir du point de vue des personnes carnivores, qui n'évoquerait pas, ou plus, le sème de l'animalité, ce que se charge de faire le militantisme animaliste. « Les théories populaires peuvent donc, conclut-elle, alimenter la recherche sur les rapports entre le lexique, la référence et les représentations, en montrant comment se forment les catégorisations lexico-sémantiques populaires, et quelles sont les représentations axiologiques associées. » (Ruchon, ici même). Cette intégration des points de vue et, finalement, des expériences des locuteurs/trices, au détriment de l'approche habituelle et logocentrée de leurs seules productions relève pleinement d'une approche postdualiste. Anne-Charlotte Husson va plus loin dans l'intégration des points de vue des locuteurs/trices puisqu'elle en propose une élaboration théorique, qui articule linguistique folk et épistémologie du point de vue (la *standpoint epistemology* féministe états-unienne). Cette articulation lui permet d'intégrer dans l'analyse des phénomènes langagiers et discursifs les données éthiques et politiques des environnements producteurs de discours (Husson, ici même). Voici donc la linguistique populaire décrite comme une linguistique non binaire, qui fonctionne de manière écologique, reposant sur une épistémè postdualiste. Ce n'était pas le cas dans le collectif de 2008, qui rassemblait pourtant quinze articles ; entretemps, sont passées par là non seulement les propositions écologiques d'anthropologues philosophes comme Philippe Descola, mais également les études de genre enfin installées en France et sorties de l'ironie un peu méprisante que les sciences humaines et sociales françaises ont longtemps réservée aux *cultural studies* et à leurs *dirty objects*. Est également arrivée une nouvelle génération de chercheur-e-s qui a pu s'approprier ces héritages avec profit et souvent avec bonheur, comme en témoigne le présent numéro.

Il me semblait possible en 2008 de dire que les non-linguistes étaient de précieux/ses linguistes. Je dirais aujourd'hui que les non-linguistes n'existent pas, puisque la linguistique se pratique de manière plurielle, à partir de positions variées et changeantes ; les non-linguistes n'existent pas, puisqu'ils/elles sont partout et être linguiste constitue une position, et une construction discursive. C'est ce que montre bien l'article de Judith Visser sur les langues régionales : sur cette question, en effet, la distinction linguiste *vs* non-linguiste est particulièrement inopérante, tant les savoirs sur les dialectes par exemple sont inaccessibles aux linguistes professionnels. Je dirais donc plutôt aujourd'hui que les linguistes, quels que soient leur statut, leur activité et leur légitimité sociale, sont de précieux/ses postlinguistes, au bon

1. Rappelons que les premières propositions de la linguistique populaire sont faites aux États-Unis par Hoenigswald dès 1966, au moment où se développent les versions contextualistes de la linguistique, d'après les travaux de Harris notamment (Harris 1969, Hoenigswald 1966). Cela veut dire que la linguistique populaire est contemporaine de la naissance de la linguistique contextuelle entendue comme un dépassement de la linguistique phrastique internaliste emblématisée par les *Structures syntaxiques* de Chomsky (Chomsky 1962).

sens du terme.² Par *postlinguiste*, j'entends un-e chercheur-e épistémologiquement équipé-e, conscient-e du caractère plus institutionnel que scientifique des frontières disciplinaires des sciences du langage, intégrant pleinement les contextes (réalia et points de vue) à son travail sur les matières langagières et discursives, dans une approche écologique qui évite logocentrisme, anthropocentrisme et eurocentrisme.

Les amateur·e·s sur les terrains du web : parler des gens qui parlent

Le web est un facteur déterminant pour le déploiement d'une pratique postlinguistique. Ces dix dernières années, cet espace de parole s'est considérablement développé et a modifié l'ensemble des pratiques sociales, dont les pratiques linguistiques : le web 2.0, l'un des services d'internet les plus fréquentés du fait de ses possibilités conversationnelles, collaboratives et participatives, permet en effet au discours linguistique des amateur·e·s de s'exprimer sans limite dans des espaces tant privés que publics. Je reprends le terme *amateur·e* de Patrice Flichy qui, dans *Le sacre de l'amateur* (Flichy 2010), décrit cette appropriation des possibilités du web par les gens ordinaires, qui y effectuent des réalisations réservées auparavant aux professionnels : photographie, film, art, écriture, critique, vente, autant de pratiques que l'accessibilité des espaces et des outils facilitent grandement. Il en est de même pour les pratiques linguistiques qui trouvent sur le web conversationnel des lieux de formulation et de réception : les espaces d'écriture et de discussion en ligne (espaces d'écriture des blogs, dispositifs technodiscursifs des commentaires, formats de discussion des réseaux sociaux) favorisent la production de locuteurs et locutrices ordinaires sur la langue mais l'autorisent également, au sens symbolique du terme, ce qui constitue une nouveauté par rapport aux lieux d'expression prénumériques. C'est ce que montre Kaja Dolar dans son article sur les dictionnaires collaboratifs, en insistant sur quelque chose dont la linguistique n'a pas l'habitude de parler : les « expériences personnelles » des linguistes, qui fondent leurs savoirs lexicographiques. Ce terrain des dictionnaires collaboratifs en ligne est particulièrement intéressant pour l'observation des pratiques linguistiques car il ne s'agit pas seulement de collaboration, mais aussi d'augmentation énonciative (les sujets de l'énonciation sont perpétuellement étoffés par les contributions libres des internautes), de relationalité (les définitions proposées sont mises en relation avec d'autres documents via les liens hypertextuels) et d'innombrabilité (contrairement au schéma lexicographique traditionnel qui ne comporte qu'une seule définition, même longue, les dictionnaires collaboratifs peuvent proposer plusieurs dizaines de définitions, comme on le voit sur certains articles de *The Urban Dictionary* par exemple). Les critères de validité des métadiscours produits sont donc différents des ouvrages lexicographiques habituels, où c'est l'expertise de l'énonciateur/trice qui fonde sa légitimité : en ligne, ce sont le contrôle collaboratif et la négociation intersubjective souvent anonyme qui valident les définitions ou les descriptions, comme sur Wikipédia par exemple. C'est pour cette raison que la question posée ici par Dietmar Osthus sur la saisie des productions des locuteurs/trices ordinaires, la plupart du temps insaisissables, est cruciale : invisibilisé·e·s et rendu·e·s

2. J'apporte cette précision en pensant à la charge actuellement très dévalorisante du mot *postvérité*, et aux connotations souvent critiques d'autres termes en *post-*, comme *posthumanisme* par exemple.

inaudibles par la « spirale du silence »³, ces dernier-e-s produisent une masse de discours qui travaille la société tout en restant insus. « Le défi qui se présente aux futures recherches sur la linguistique populaire, souligne Dietmar Osthus, sera de recueillir les sources des “locuteurs ordinaires” en dehors des espaces de discussion ou de publication explicitement métalinguistiques » (Osthus, ici même). Il semble que, dans un contexte non numérique, ce défi soit d’ailleurs relevé ici par François Labatut qui montre que des activités métalinguistiques sont à l’œuvre dans un genre de discours particulier, l’*amicus brief*, texte dans lequel le citoyen ou la citoyenne états-unien-ne ordinaire peut apporter des éléments au juge dans le cadre d’un procès. François Labatut montre en effet que dans ce type de texte, qui n’a pas de vocation métalinguistique, les mises au point métalinguistiques sont nombreuses, destinées à servir un des partis en cause dans le procès. Pour revenir au web, leurs espaces d’écriture ne modifient pas simplement les contenus des métadiscours, et la conception même de la lexicographie, comme l’indique Katia Dolar, mais l’écologie entière de la pratique linguistique : ses formes, ses objets, ses critères de reconnaissance et de légitimité, ses espaces. C’est en cela aussi que la linguistique devient une postlinguistique : les terrains du web, et plus largement de l’internet, poussent la linguistique hors de ses temples et hors d’elle-même, l’obligeant à des approches écologiques sous peine de rater la dynamique de la construction du sens et la vie de la matière langagière.

Provincialiser la linguistique : pour une écologie du discours

La linguistique populaire ou les métadiscours des gens qui parlent provincialisent la linguistique au sens où Dipesh Chakrabarty utilise ce terme. Dans *Provincialiser l’Europe : la pensée postcoloniale et la différence historique* (Chakrabarty 2009), il propose de penser l’histoire des pays non occidentaux non plus à partir du centre européen et européocentré, mais à partir des marges. Il préconise un décentrement des épistémès occidentales, un voyage hors d’elles-mêmes en quelque sorte, de manière à adopter des approches plus globales et respectueuses des réalités singulières des aires géographiques concernées. La provincialisation est donc une sortie du centre par la prise en compte des marges, qui, par conséquent, implique effacement de cette distinction dualiste centre/marges. Il s’agit pour Dipesh Chakrabarty d’« imaginer la radicale hétérogénéité du monde » (2009 : 92). La provincialisation est une approche postdualiste, et, dans mes termes, écologique. Plus récemment Eduardo Kohn reprend cette notion pour l’appliquer directement au langage. Dans le célèbre essai *Comment pensent les forêts*, il estime que les signes linguistiques ne sont pas les seuls éléments de signification langagière à prendre en compte et qu’il faut également être à l’écoute des icônes et des indices dont usent les agents non humains, animaux, arbres et plantes, pour représenter : « [...] les autres modes de représentation possèdent des propriétés assez différentes de celles dont témoignent les modalités symboliques dont le langage dépend. En résumé, s’intéresser aux genres de signes qui émergent et circulent au-delà du symbolique permet de se convaincre de la nécessité de “provincialiser” le langage » (Kohn 2017 : 68).

3. Dietmar Osthus reprend ici la notion élaborée dans les années 1970 par Elisabeth Noëlle-Neumann pour décrire le fonctionnement de l’opinion publique, voir la référence dans son article.

Je continue de filer la métaphore à mon tour en souhaitant une provincialisation, non plus seulement du langage, mais de la linguistique elle-même, qui me semble bien amorcée par des pratiques de linguistique populaire. La prise en compte, dans le travail linguistique lui-même, des métadiscours des gens ordinaires, embarquant leurs expériences de vie, leurs points de vue, leurs positions morales, leurs situations politiques, et tout ce qui fait leur vie, permet à la linguistique de sortir du logocentrisme qui la prive de l'épaisseur de la vie des sujets (la linguistique de l'énonciation s'arrêtant aux portes de leur vie, justement). La pleine intégration des conditions de parole des locuteurs/trices aux pratiques linguistiques, qu'il s'agisse de celles des producteurs/trices des corpus ou de celles de leurs analystes permet d'amorcer le programme d'une postlinguistique respectueuse des environnements des gens qui parlent et de leurs paroles.

Éléments bibliographiques

- ACHARD-BAYLE, G. et PAVEAU, M.-A., 2008, La linguistique « hors du temple », *Pratiques* 139-140, Metz, Centre de recherche sur les médiations : 3-16.
- BODDICE, R., éd., 2011, *Anthropocentrism: Humans, Animals, Environments*, Leiden et Boston, Brill.
- CHAKRABARTY D., 2009 [2000], *Provincialiser l'Europe : la pensée postcoloniale et la différence historique*, trad. Ruchet, O. et Vieillecazes, N., Paris, Éditions Amsterdam.
- CHOMSKY, N., 1962 [1957], *Structures syntaxiques*, Paris, Seuil.
- DENNETT D., 1990 [1987], *La stratégie de l'interprète. Le sens commun et l'univers quotidien*, trad. Engel, P., Paris, Gallimard.
- DESCOLA, P., 2006, *Par-delà nature et culture*, Paris, Seuil.
- FLICHY P., 2010, *Le sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Seuil.
- HARRIS, Z.S., 1969 [1952], Analyse du discours, *Langages* 13, Paris, Didier et Larousse : 8-45.
- HOENIGSWALD, H.M., 1966, A Proposal for the Study of Folk-Linguistics, dans Bright, William, éd., *Sociolinguistics: Proceedings of the UCLA Sociolinguistic Conference 1964*, The Hague, Mouton : 16-26.
- KOHN E., 2017 [2013], *Comment pensent les forêts*, trad. Delaplace, G., Paris, Zones sensibles.
- LATOUR B., 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
- NIEDZIELSKI, N.A. et PRESTON, D.R., 2000, *Folk Linguistics*, Berlin, New York, de Gruyter.
- PAVEAU, M.A., 2008, Les non-linguistes font-ils de la linguistique? Une approche anti-éliminativiste des théories folk, *Pratiques* 139-140, Metz, Centre de recherche sur les médiations : 93-109.
- SCHAEFFER, J.-M., 2007, *La fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard.

L'AUTRICE

Marie-Anne Paveau, professeure en sciences du langage à l'université de Paris 13 et membre de l'équipe d'accueil Pléiade, travaille en théorie du discours avec une approche transdisciplinaire (philosophie, sciences sociales, SIC, *internet studies*, *porn studies*, *animal studies*). Ses axes de recherche actuels sont l'analyse du discours numérique, les discours liés aux femmes, au sexe et au corps, l'histoire et l'épistémologie des théories texte-discours.